

## Du lien étroit qui unit la vérité à la politique

Fabrice Flipo, philosophe, IMT-BS

L'AAC évoquait l'idée suivant laquelle différentes critiques, de Foucault à Latour, auraient contribué à instaurer une méfiance envers l'idée ou concept de vérité, soupçonné d'être la langue du pouvoir, « propice aux menées tyranniques » et par là susceptible de « servir l'autoritarisme obtus ». Dans le même temps l'AAC ne voit que trop bien où mène le refus de tout rapport à la vérité : aux « fake news » et au « nihilisme sceptique ». Il aurait pu aller plus loin et souligner que dans l'ordre historique la question de la vérité subit avec les Lumières un changement radical de régime, lorsqu'elle émerge contre le mythe, et la religion ; que le philosophique se construit contre le théologique, et le séculier et la démocratie s'érigent contre l'ordre divin et absolu. Le rappel de ce contexte sur un temps long nous permet de ramener la « guerre des sciences » à sa juste mesure : des querelles locales, n'engageant pas, dans le fond, l'épistémè séculière dans lesquelles elles prennent place. Il y a en effet une différence profonde de nature entre des désaccords tournant autour des manières d'établir la vérité (est-elle « construite », est-elle « donnée » ?) à l'intérieur d'un consensus exigeant que ces désaccords soient publics, et que le monopole de l'accès au vrai ne soit pas détenu par un clergé ou une autorité quelconque, qui jugerait ne devoir rendre de comptes à aucun humain, et n'exigerait que la foi.

En nous intéressant à l'écologie politique, c'est-à-dire aux choix techniques et scientifiques « dans un monde incertain »<sup>1</sup>, au cours de ces deux dernières décennies, puis aux grandes idées politiques, ainsi qu'à l'anthropologie philosophique de la modernité<sup>2</sup>, nous avons été amené à aborder la question de la vérité selon des angles différents. Dans cette contribution qui ne vient donc pas du management mais de la philosophie des sciences et de la philosophie politique, c'est-à-dire au gouvernement des sociétés, nous proposons quelques analyses qui se savent assez ignorantes de la littérature en management, mais procèdent sur la base de l'idée suivant laquelle une organisation est un gouvernement partiel, en taille comme en nature : elle ne porte qu'une partie des enjeux de la société ou des sociétés dans laquelle ou lesquelles elle opère, et en cela une certaine continuité des enjeux prévaut. A l'aide d'A.N. Whitehead nous développons une conception tridimensionnelle et délégative de la vérité, et nous faisons le lien avec les grandes idées politiques.

### La vérité avec A.N. Whitehead

En philosophie, par différence avec la théologie, la vérité se définit classiquement comme adéquation, ou correspondance. Elle renvoie à tout ce qui tourne autour des faits : les procédures et stratégies visant à leur établissement, l'adéquation des énoncés formulés à leur sujet etc. C'est ici qu'a pu avoir lieu la « guerre des sciences », terme renvoyant à une littérature complexe et foisonnante, reposant en grande partie sur des jeux de réfraction ou de miroirs déformants entre des communautés scientifiques, principalement sciences de la nature et sciences sociales, qui vivaient jusque-là très largement dans l'ignorance les unes des autres. De « l'affaire Sokal » aux canulars les plus récents, l'enjeu est souvent moins de mettre à l'épreuve les critères d'une science que de croire pouvoir les juger en se hissant au niveau d'une science des sciences, sans voir que l'on débouche sur un débat nécessairement non conclusif impliquant une élaboration conceptuelle plus poussée que celle que manient généralement les protagonistes. Par exemple, constructivisme et naturalisme tirent chacune leur force des faiblesses de l'autre, comme le suggèrent Michel de Fornel & Cyril Lemieux, le combat peut donc continuer jusqu'à la nuit des temps<sup>3</sup>...

La vérité est classiquement distinguée de la valeur, et tout ce qui est de l'ordre du normatif, bref le devoir-être par opposition à l'être. L'histoire de la philosophie considère que cette distinction a été

---

1 CALLON M., LASCOUMES P. & Y. BARTHE, *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*, Seuil, Paris, 2001.

2 FLIPO F., *Nature et politique. Contribution à une anthropologie de la modernité et de la globalisation*, Amsterdam, Paris, 2014.

3 FORNEL M. DE & C. LEMIEUX (dir.), *Constructivisme vs naturalisme ?* Éditions de l'École Pratiques de Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, 2008.

mise en évidence par Hume. De l'un à l'autre, dit-on, pas de passage : d'un jugement de fait on ne saurait inférer un jugement moral ; ou encore : de ce qui est (les faits), nous ne pouvons déduire ce qui doit être (les valeurs). En philosophant avec Alfred North Whitehead nous arrivons à une perspective un peu différente.

Alfred North Whitehead (1861-1947) est un mathématicien, co-auteur avec Bertrand Russell des fameux *Principia Mathematica* (1913) qui sont considérés comme l'un des ouvrages fondateurs de la logique moderne<sup>4</sup>. Il développe dans cet ouvrage une conception très logiciste de la vérité. Mais il a aussi produit un *Essai de cosmologie* dans lequel il s'efforce à la fois de rendre compte des sciences de son temps et de réactualiser la *Philosophie de la Nature* de Hegel, avec le souci de rendre compte du vivant, à l'encontre de Descartes et de sa théorie des animaux-machine. C'est à ce second Whitehead que nous nous intéresserons.

Pour Whitehead, l'objet propre de la recherche de la vérité est la cosmologie. Dans le vocabulaire de l'auteur « cosmologie » est synonyme de « métaphysique » et de « philosophie spéculative » définie comme « la tentative pour former un système d'idées générales qui soit nécessaire, logique, cohérent, et en fonction duquel tous les éléments de notre expérience puissent être interprétés »<sup>5</sup> comme autant de cas particulier du schème général. Chaque mot compte. Est « métaphysique » le point de vue dépourvu de passion qui prend en considération la nature des choses avant toute investigation spéciale particulière<sup>6</sup>. Chercher à rendre compte de la totalité des éléments de notre expérience suppose un « système d'idées » car aucune d'entre elles ne peut rendre compte de tout à elle seule. Est « adéquat » un système d'idées qui ne laisse échapper aucun élément et rend compte de tous, qui a même texture que l'expérience. Est « cohérent » un système dans lequel chaque idée tient compte de toutes les autres dans une relation de présupposition mutuelle et « d'interitudo » (*betweenness*)<sup>7</sup>. La cosmo-logie, ce n'est pas seulement l'objet de cette branche spéciale de l'astronomie qui étudie l'univers : c'est l'ensemble des sciences et même des savoirs non-scientifiques en tant qu'ils sont chacun le lieu de l'expérience d'une région de la nature. Économie, sociologie etc. sont donc ici des branches de la cosmologie en tant qu'elles sont des activités qui se trouvent dans la nature, qui désigne la totalité de ce qui est<sup>8</sup>. Les savoirs issus de la société civile sont également reconnus, y compris des connaissances qui seraient issues de sociétés non-modernes et déposées dans des traditions orales.

Whitehead estime procéder méthodologiquement à l'inverse de tous les autres concepteurs de systèmes métaphysiques. Pour lui les principes premiers tels que les jugements synthétiques kantien ne sont pas la base qui permet ensuite d'élaborer tout le système : ils sont le but de la discussion, et cela parce que ce sont ceux qui sont le plus loin de l'expérience. Ils ne sont donc jamais formulables de manière complète, la connaissance que l'on peut en avoir est asymptotique et l'on gagne à se rappeler que c'est toujours le cas, pour éviter de s'en croire détenteur. Toute élaboration de système de ce genre est une « aventure d'idées »<sup>9</sup> c'est-à-dire des thèses qui sont mises à l'essai. Le point de départ, c'est le concret. « L'examen du caractère qu'on doit attribuer au donné dans l'acte d'expérience ne saurait être trop précautionneux. Tout le système de la philosophie en dépend »<sup>10</sup>. La méthode est semblable au « vol d'un avion » qui ne cesse d'aller et de revenir de l'expérience à la « rationalisation imaginative »<sup>11</sup>. On retrouve Popper, d'une certaine manière : la connaissance est essentiellement composée d'hypothèses risquées que l'on confronte au réel. L'expérience ne s'explique que par l'expérience. « L'élucidation de l'expérience immédiate est l'unique justification d'une pensée ; et le point de départ de la pensée, c'est l'examen analytique des composants de cette expérience »<sup>12</sup>. Et ces composants impliquent de proche en proche le cosmos tout entier. La

4 Ce jugement sous-entendant qu'avant la logique moderne, il n'y avait tout simplement pas de logique, ce qui est contestable.

5 WHITEHEAD A.N., *Processus et réalité – essai de cosmologie*, Paris, Gallimard, 1995 [1929], p. 45.

6 STENGERS I., *Penser avec Whitehead*, Paris, Seuil, 2002, p. 229.

7 WHITEHEAD A.N., *Aventures d'idées – dynamique des concepts et évolution des sociétés*, Paris, Le Cerf, 1993 [1933], p. 299.

8 WHITEHEAD A.N., *Le concept de nature*, Paris, Vrin, 2006 [1920].

9 WHITEHEAD A.N., *Op. Cit.*, 1993 [1933], p. 41.

10 WHITEHEAD A.N., *Op. Cit.*, 1995 [1929], p. 266.

11 *Ibid.*, p. 48.

12 *Ibid.*, p. 46.

connaissance est donc un processus. La tâche de la philosophie est de restituer la totalité rejetée dans l'ombre par la sélection à laquelle procède sans cesse la perception. C'est un point crucial de la philosophie de Whitehead, qui est aussi de nature démocratique. Car le savoir et la science ne désignent pas seulement ce que produisent les scientifiques de profession : ils recouvrent l'ensemble du domaine de l'expérience, ce qui englobe les savoirs détenus par chacun des individus.

Dans son ouvrage majeur *Processus et réalité* Whitehead réserve le plus souvent le concept de vérité à l'adéquation. Le concept est globalement peu présent et peu théorisé comme tel, à l'inverse d'*Aventures d'idées* où un chapitre entier lui est consacré. La vérité est définie comme conformation de l'apparence à la réalité (p. 311). Mais en même temps l'objet de *Processus et réalité* est de formuler des principes généraux, et dans cette perspective l'auteur convient lui-même qu'un système métaphysique dans son entier est « une approximation des vérités générales » (p. 60). Sans être formellement central le concept de vérité est bien partout présent.

Le système d'idées étant cosmologique, il s'intéresse à tous les domaines de l'expérience ; il n'écarte que le non-expérimentale. Or la valeur, que Whitehead appelle souvent *l'importance*, est l'un de ces faits. Dans la philosophie de l'organisme whiteheadienne, toute entité est capable de sentir, de satisfaction, d'appétition primordiale, bref de cause finale aristotélicienne (p. 109) ; « un sentir est l'agencement par lequel d'autres choses sont intégrées à la constitution de son sujet unique en voie de concrescence » (p. 372). Dans l'approche perspectiviste et non-relativiste de Whitehead les valeurs sont susceptibles de vérité : il y a ce qui procure vraiment de la satisfaction, réellement, et ce qui n'est qu'apparence. Pour les êtres capables de réflexivité, des hypothèses qui peuvent être formulées à propos de l'importance qui peuvent être testées, comme n'importe quelle vérité. C'est d'ailleurs l'activité principale de la philosophie morale. On objectera que les valeurs ou faits moraux sont « subjectifs ». Discutant la théorie humienne des impressions, Whitehead montre que la philosophie fait erreur, en voulant partir de faits indubitables qui produiraient ensuite des « sensations », à partir desquelles nous devrions revenir aux « faits », qui existeraient indépendamment des sensations de toute éternité (p. 259). Il n'y a rien de tel. Les impressions sont déterminées tout autant par les sensations que par la configuration du cerveau ou celle des institutions : l'établissement de la vérité implique de prendre l'ensemble en compte. Un raisonnement prétendant à la vérité est toujours un processus construisant un système métaphysique par jeu de présuppositions mutuelles, et en procédant par la « généralisation imaginative » (p. 48), on l'a vu. La vérité de l'importance est la conformation de l'apparence d'importance à la réalité de cette importance. C'est ce que Rawls appelle « nos convictions bien pesées » et qui sont au fondement de son raisonnement<sup>13</sup>. L'adéquation reste en quelque sorte au fondement de l'ensemble mais dans une compréhension moins naïve que celle proposée par Hume.

La troisième sorte de vérité est une version généralisée de cette vérité mathématique dont Whitehead rappelle la dépendance à des axiomes fondateurs : c'est la cohérence, dont il a exploré une forme plus limitée, logicienne, dans la première partie de sa vie (*Principia Mathematica*). « L'incohérence est la disconnexion arbitraire des premiers principes » (p. 50). Mais ces premiers principes, dans *Processus et réalité*, ne sont plus de simples axiomes : ce sont les vérités philosophiques premières, celles qui sont les plus générales ; elles sont le but tout entier de l'effort philosophique. Cette troisième sorte peut être mathématique, narrative (le langage) ou plus généralement historico-géographique. Cette sorte de vérité est souvent sous-estimée dans les philosophies de la vérité comme adéquation, qui croient pouvait partir facilement de faits univoques, entièrement dissociés ou dissociables des récits – c'est partiellement le cas de bon nombre de sciences de la nature qui oublient trop rapidement l'historicité des concepts avec lesquels elles saisissent les faits. Whitehead estime que la logique est une forme limitée de cette dernière espèce de vérité, dont les mathématiques (post-Gödel) sont l'exemple le plus évident, mais que l'on trouve aussi en physique, économie, comptabilité etc. Rappelons que Gödel a établi qu'il n'y a pas de « mathématique des mathématiques » : chaque ensemble logique repose sur un jeu d'axiomes arbitraires qui configure sa « logique », de manière irréductiblement particulière. De même, il n'y a

---

13 RAWLS J., *Justice et démocratie*, Paris, Seuil, 1993, p. 215.

pas « d'Histoire de l'Histoire », ni de « géographie de la géographie » ; ce sont chaque fois ces interprétations particulières que Hegel appelait un *universel concret*, qui peut coexister à côté d'autres ensembles, ou partager certaines de ses règles fondatrices avec eux.

Les trois dimensions de la vérité ou trois classes de réalités appréhendées par elle doivent être tenues ensemble pour se rapprocher de la vérité complète, condition de la paix, forme la plus haute de civilisation (AI, chap XX). On discerne la présence de Hegel, que Whitehead souhaitait explicitement actualiser avec les connaissances scientifiques de son temps, avons-nous dit : l'adéquation renvoie à la *Philosophie de la Nature*, l'importance à la *Philosophie de l'Esprit*, tandis que la perfection logique ou symbolique se trouve proche de la *Logique*.

Ce qui est remarquable est que chacune des trois dimensions de la vérité, tout en nécessitant les autres dans un système, a son exigence propre, et se montre relativement insensible aux exigences des deux autres. C'est la thèse humienne de « l'absence de passage » entre faits et valeurs. La vérité logique est relativement insensible à la différence entre une proposition et le fait auquel elle se réfère : c'est ce que montre bien l'exemple du storytelling ou du biais cognitif appelé « effet Othello », qui pousse un individu, guidé par des récits, à commettre des actes qu'il réprouve, en se justifiant sur des faits erronés. En effet, au terme d'un complot, Othello tue sa femme bien-aimée en croyant constater son infidélité, puis, découvrant non pas « la vérité » mais les deux autres dimensions de la vérité (les faits et valeurs), il se suicide<sup>14</sup>. Inversement une simple collection de faits ne débouche pas sur une logique, ni sur un ordre de valeurs, bien que chacun ait pu constater que la mise au jour de certains faits pouvait influencer fortement l'ordre de priorité de ses valeurs.

Whitehead appelle « harmonie » l'articulation des formes de vérités entre elles. Pour lui, « la civilisation n'est rien d'autre que la visée incessante vers les plus grandes perfections de l'harmonie »<sup>15</sup>. A l'opposé les discordances font croître l'insignifiance qui n'est rien d'autre que le défaut de coordination, et ainsi se défait une société. Le mal c'est quand les choses se font mutuellement obstruction, c'est une inharmonie fondamentale.

### **Le caractère spéculaire et délégatif de la vérité**

A partir de là Whitehead met en évidence un enjeu majeur dont il sous-estime grandement la portée, à notre sens. En effet une caractéristique des sciences modernes et plus généralement des savoirs est de procéder par la spécialisation : la biologie s'occupe de la vie, la physique de l'inanimé et la sociologie de la société. Chaque science délimite son objet, ne pouvant tout aborder. Une idée commune est que ces efforts sont complémentaires, puisqu'ils résultent de la division du travail : le « front de la connaissance » représente donc une ligne continue qui avance, avec d'un côté le connu et de l'autre l'inconnu. Cette représentation est fautive, pour plusieurs raisons. La première est que la somme de savoirs spécialisés ne débouche pas spontanément sur une synthèse, puisqu'aucun individu ne peut intégrer tout ce que savent tous les autres. Seul un Dieu le pourrait. La cosmologie d'une société ne peut donc pas s'identifier à la somme de ces savoirs, puisqu'elle est ce que les individus ont en partage. L'individu dans le rapport au Tout est comme la monade leibnizienne : elle intègre de manière sélective. De là le fait que les spécialistes doivent malgré tout en passer par le langage commun. Ainsi le concept de « champ » en physique a-t-il peu à voir avec le même mot en agronomie. Les tentatives de synthèse sont écartelées entre des définitions concurrentes et contradictoires, qui renvoient à des implicites et des champs sémantiques très différents. D'où le fait que de nombreuses controverses entre sciences sont avant tout des dialogues de sourds. Le monopole exclusif de sciences qui ne sont que spéciales sur des concepts qui ne sont que généraux provoque une polysémie que personne ne contrôle et qui fait notamment l'objet d'incessantes disputes entre scientifiques. La seconde raison est que différents savoirs ne s'ajustent pas les uns aux autres en formant une totalité comme les pièces d'un puzzle. Le monde dépasse de très loin le savoir que nous pouvons en avoir. Les connaissances dont nous disposons se présentent donc plutôt sous la forme de nombreux archipels séparés par de l'ignorance ou de l'approximation

---

14 PIATELLI PALMARINI M., *La réforme du jugement ou comment ne plus se tromper*, Odile Jacob, 1995, p. 169.

15 WHITEHEAD A.N., *Op. Cit.*, 1993 [1933], p. 345.

grossière. L'autarcie relative de chacune des sciences spéciales (biologie, physique etc.) et plus généralement des savoirs crée un ensemble de vides entre les disciplines : de nombreuses questions sont orphelines. La forme réelle du front de la connaissance est celle du morcellement, que ce soit du côté de l'inconnu ou du côté du connu.

La sélection et la validation des savoirs est un enjeu majeur de l'émancipation, dans la mesure où ils permettent à l'individu d'avoir prise sur l'historicité. Les sciences spéciales peuvent être amenées à confisquer l'expérience vécue des individus : c'est le *scientisme*. Quand « le soleil se lève » le matin nous ne sommes pas obligés de corriger pour dire que « la Terre a tourné » : les deux faits sont empiriquement vrais. Dire que seul Galilée a raison est antiscientifique à un point extrême car c'est dénier toute légitimité à l'expérience que font tous les jours des milliards de personnes. Whitehead ajoute à cela que la plupart des expériences sont indirectes : nous n'y accédons que par l'intermédiaire de la culture. Bien peu de personnes ont réellement observé que la Terre tourne autour du Soleil. Nos convictions et nos savoirs sont donc en très large partie ancrée dans des représentations issues de délégations. Et ce processus n'est pas toujours très fiable. Certaines représentations peuvent être complètement fausses. Whitehead les appelle es « *abstractions mal placées* » (ou « *localisation fallacieuse du concret* »). Elles sont l'une des causes majeures de cette métaphysique comme champ de bataille que Kant dénonçait et dont il n'a pas suffisamment élaboré l'économie politique. En particulier Kant n'a pas détaillé le rôle des autorités intellectuelles ou spirituelles dans cette situation. Il a cru qu'il suffisait que les sciences spéciales et plus généralement les connaissances progressent pour que le sens commun s'en trouve de mieux en mieux éclairé. La diffusion et la mise en cohérence devait aller de soi. La réalité est plus complexe et la délégation accordée aux scientifiques de profession comporte aussi certains risques de « *localisation fallacieuse du concret* », par exemple savoir si le marché paie le travail à son prix ou si le climat change.

Whitehead développe ce que l'on pourrait appeler un perspectivisme qui exclut tout relativisme, c'est l'élément central de sa théorie. Le Tout est le résultat d'un processus de totalisation qui ne se donne pas de manière immédiate et qui implique d'articuler l'ensemble des savoirs entre eux. De là provient que l'ensemble apparemment hétéroclite des expériences ne donne pas de théorie générale toute prête. Les connaissances scientifiques sont incluses mais elles ne sont pas seules : la vérité produite par le cordonnier, le plombier ou n'importe quel autre acteur doit également être prise en compte sans quoi la synthèse ne sera pas aussi complète qu'elle pourrait l'être.

### Du cognitif au politique et aux organisations

Qu'il s'agisse d'une société entendue comme corps politique ou de l'une des composantes de sa société civile, telles qu'une entreprise, la question se pose, pour les individus, de l'accès à la vérité. La tradition conservatrice (Bonald, De Maistre, Schmitt, Scruton par exemple) se soucie principalement du maintien d'une cohérence logique particulière, qu'elle appelle coutume, histoire ou encore héritage. Elle tend à absolutiser cette conception, assumer l'arbitraire de la condition humaine et nier qu'il puisse y avoir un universalisme possible, en matière de faits comme de valeurs, ce qui la conduit à souligner l'importance de la religion en tant que liant social, sur la base de l'acte de foi aveugle dans un collectif homogène, incarné par un porte-parole unique : le roi. La vérité est évacuée au profit d'une solidarité que l'on pourrait qualifier de mécanique, avec Durkheim : non-vivante, non-questionnante. Comme le dit De Maistre : « la nature du catholicisme le rend l'ami, le conservateur, le défenseur le plus ardent de tous les gouvernements »<sup>16</sup>. La religion fournit des principes si supérieurs qu'un simple individu ne songe pas à les remettre en cause : elle est donc l'instrument politique par excellence. Pour De Maistre, « ce qu'il y a de plus admirable dans l'ordre universel des choses, c'est l'action des êtres libres sous la main divine. Librement esclaves, ils opèrent tout à la fois volontairement et nécessairement : ils font réellement ce qu'ils veulent, mais sans pouvoir déranger les plans généraux. Chacun de ces êtres occupe le centre d'une sphère d'activité dont le diamètre varie au gré de l'éternel géomètre, qui sait étendre, restreindre, arrêter ou

---

16 MAISTRE J. DE, *Réflexions sur le protestantisme dans ses rapports avec la souveraineté*, dans *Oeuvres Complètes*, Librairie générale catholique et classiques, Lyon, 1884. Ed. Orig. 1798, p. 90.

diriger la volonté, sans altérer sa nature »<sup>17</sup>. La tradition libérale entend interroger le donné à l'aune de la vérité des faits (état de droit, c'est-à-dire nécessité de produire des preuves lors d'une accusation) et de celle des valeurs (les lois ne sont pas issues de Dieu, de l'histoire ou de la coutume mais des citoyens), avec une aspiration à l'harmonie (au sens de Whitehead). Le marxisme, la postmodernité et plus encore le postcolonialisme ont souligné ce que cette approche avait d'ancré des particularités inaperçues voire activement niées : la classe, la race, le genre ou encore une vision spécifique de la civilisation, fondée sur une certaine confusion entre bien-être et « plus-avoir », pour le dire rapidement ; Boris Johnson s'en faisait l'écho en affirmant que les inégalités sont bonnes pour la société politique, car elles incitent toutes et tous à produire plus<sup>18</sup>. La question écologique apporte en sus la problématique des droits de la nature. La tradition socialiste est plus complexe mais en allant vite ici nous pensons pouvoir la résumer à la formule de Jacques Bidet, qui figure parmi l'un des meilleurs connaisseurs de Marx, suivant laquelle le socialisme cherche à réaliser ce que le libéralisme ne fait que promettre. Elle reprend donc l'idée d'un développement des forces productives, auquel elle confère le pouvoir de jeter l'infrastructure d'une société nouvelle, débarrassée des conflits de classe ; le gouvernement devrait alors être celui de tous les travailleurs associés, prenant la forme paradigmatique des conseils ouvriers.

Ces trois traditions se retrouvent au niveau de la gestion et du management des organisations. Le management autoritaire demande une allégeance relativement aveugle, dans une tradition et dans un chef. Sa valeur cardinale est la loyauté à une structure, dont la force vient de son homogénéité. Carl Schmitt affirma ainsi que le meilleur régime pour une démocratie, c'est la dictature, en jouant sur les étymologies : il n'entend la « démocratie » qu'au sens de force (collective et compacte) du peuple (*demos*-*cratos*), contre un autre. Une organisation gouvernée de la sorte ne pense qu'à sa survie, rien d'autre ne compte ; ses dirigeants estiment que les individus qui la composent lui doivent tout ; ils n'ont que des devoirs et aucun droit, ils doivent obéir aveuglément. La vision libérale incarnée dans des institutions telles que la *Harvard Business Review* admet une forte dose de critique et d'ouverture, débouchant sur un management plus ou moins « participatif ». Chacun est appelé à formuler des remarques, sur les trois dimensions de la vérité (valeurs de l'organisation, « culture d'entreprise », faits à prendre en compte, trajectoire suivie ou décidée, comprise comme « sens » ou direction donnée par l'organisation au cours de son action). L'ambiguïté vient de ce que cet objectif est souvent présumé aller de concert avec de fortes performances de l'organisation contre toutes les autres, qui est un objectif conservateur : c'est en cas de conflit entre les deux aspirations que la vérité des priorités de l'organisation va s'éprouver. Si l'organisation choisit de survivre envers et contre tout, y compris de manière suicidaire comme l'illustre le tableau de Goya montrant deux duellistes s'enfonçant dans les sables mouvants<sup>19</sup>, alors elle se révèle conservatrice, et non libérale. De son côté le socialisme cherche à réaliser ce que les libéraux ne font que promettre : il brocarde « l'idéologie » libérale, dont le storytelling a pour vocation d'entraîner les individus dans un jeu d'où ne sortira que quelques gagnants, les autres attendant la venue d'un hypothétique « effet de ruissellement », jusqu'à ne révolter, à la manière des Gilets Jaunes ; la tradition socialiste propose aux travailleurs de gouverner eux-mêmes, suivant leur propre vérité.

## En forme de conclusion

Ce bref aperçu de l'apport possible de la philosophie politique et de l'épistémologie à l'analyse des rapports entre management et vérité contribuera je l'espère à la réflexion collective et à l'échange d'idées. Je souligne à nouveau que cette contribution est relativement ignorante en matière de littérature proprement managériale, mais le colloque sera sans doute l'occasion de s'instruire.

---

17 MAISTRE J. DE, *Considérations sur la France*, 1797.

18 <https://www.nouvelobs.com/rue89/rue89-monde/20131128.RUE0510/certains-sont-trop-betes-pour-reussir-les-inegalites-sont-normales-dit-le-maire-de-londres.html>

19 SERRES M., *Le contrat naturel*, Paris, Flammarion, 1990.

Nous reprenons dans le fond à notre compte cette maxime de Jean Baechler selon laquelle la vérité est la vertu des démocraties comme le mensonge l'est des dictatures, même si nous lui donnons un tour un peu différent<sup>20</sup>

---

20 BAECHLER J., *Démocraties*, Paris, Calmann-Lévy, 1985. Baechler emploie « véracité » et non « vérité » ; cependant la différence induite par Bernard Williams à ce sujet (*Vérité et véracité*, Paris, Gallimard, 2006 [2002]) revient à complexifier le concept de vérité, en montrant que la vérité n'est pas un absolu mais est susceptible d'une généalogie, et qu'elle dépend, comme le pointe également Foucault, des qualités de l'individu qui la dit, ou prétend la dire ; or cela, Whitehead le fait mieux que Williams, sans avoir besoin de changer de terme. L'attachement de Baechler et de Williams à la véracité plutôt qu'à la vérité tient aussi à leur ancrage libéral.